

Bernard Dubourg

L'invention de Jésus

I

L'HÉBREU
DU NOUVEAU TESTAMENT

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

Bernard Dubourg

© *Éditions Gallimard, 1987.*

à mes amis

Ces huit essais tracent les étapes de ma recherche sur la langue originelle du Nouveau Testament et, plus particulièrement, des Évangiles dits « canoniques ». Cette recherche, on s'en apercevra dès les premières pages du livre, va, pour sûr sans aucune concession ni le moindre regret, à l'encontre des refrains les plus couramment admis de l'exégèse majoritaire. Et, prenant pour cibles certains des tenants de cette exégèse (les autres, maîtres, disciples et sous-disciples, auront la tristesse de ne se sentir par là qu'allusivement visés et hués), ces essais sont d'abord des pamphlets : ils ne *sont* pas agressifs, ils *se veulent* tels ; ils prétendent mettre à plat quelques énormités ambiantes-trop-ambiantes. Je prends plaisir, en les réunissant ici sous leur forme première (huit échelons d'une chronologie de la colère), à me venger de tant d'heures que m'ont volées tant et tant de commentateurs « autorisés » des textes du corpus dit chrétien. Tous ces commentateurs fondent en effet leurs parasitages des Évangiles sur la thèse d'une rédaction originellement grecque du corpus : ça n'est même plus pour eux une thèse – c'est une évidence, un lieu commun que rien ni personne ne saurait remettre en question. Thèse, évidence ou lieu commun, peu importe – les études qu'on va lire ont pour unique but, quant à elles, preuves et exemples multiples (et progressifs) à l'appui, de ruiner la belle unanimité des « grécistes », de montrer du doigt quelques-uns de leurs contresens (de leurs mensonges?), et de donner enfin place à l'hébreu.

NOTE

1. Nulle part dans les textes qui suivent, « juif » et « judaïque » ne sont synonymes de « pharisien » et de « rabbinique ».

2. Dans tout le livre les mots grecs sont italiques et transcrits en caractères romains minuscules (sans considération des esprits et des accents); les mots sémites, hébreux ou araméens, sont translittérés en caractères romains majuscules.

3. Sauf rares exceptions – aisément repérables –, seule la graphie des termes sémites est prise en compte, et non leur vocalisation.

L'alphabet de 22 lettres est ici translittéré de la manière suivante :

aleph.....	'	lamed.....	L
beth.....	B	mem.....	M
ghimel.....	G	nun.....	N
daleth.....	D	samekh.....	S
hé.....	H	‘aïn.....	‘
waw.....	W	phé.....	P
zain.....	Z	tsadé.....	Ṣ
ḥeth.....	Ḥ	qoph.....	Q
teth.....	T	resh.....	R
yod.....	Y	shin.....	S
kaph.....	K	taw.....	Ṭ

L'hébreu du Nouveau Testament

Le problème du Nouveau Testament est d'abord un problème de langue : tous les érudits s'accordent à croire que cette langue est le grec. Je propose, à leur rencontre, l'hypothèse d'une rédaction originellement hébraïque du corpus. Il s'agit bien d'une hypothèse puisque les manuscrits les plus anciens du Nouveau Testament qui nous restent sont grecs et que toutes les versions non grecques du Nouveau Testament sont issues, par voie de traduction, des versions grecques anciennes.

Quels sont les arguments des grecistes?

Quelles sont les bonnes raisons de leur refuser, désormais, la parole?

Qu'en est-il des particularités du grec du Nouveau Testament?

Les Églises, depuis presque vingt siècles, lisent leurs textes fondateurs dans un sabir qui n'est pas celui de leur rédaction primitive : quel sabir? sabir jusqu'à quel point?

Dans un livre concernant les langues parlées et écrites en Palestine et dans la Diaspora au temps réputé être celui du Christ,

Do You Know Greek? How Much Greek Could the First Jewish Christians Have Known?, Leyde, Brill, 1968.

Sevenster aboutit à la conclusion (p. 176) que tout Judéen ou Galiléen du 1^{er} siècle connaît, parle ou écrit l'araméen, le grec ou l'hébreu, et que certains – sans qu'on puisse préciser qui – possèdent deux de ces idiomes ou les trois à la fois.

Mon hypothèse

J'ai, dans un article sur Judas l'Isariote,

« Un coup de vasistas sur Judas », paru dans *POÉSIE* n° 17, Paris, E. Belin, 1981, pp. 95-122.

mis en avant l'hypothèse d'une rédaction hébraïque originale de la majeure partie du Nouveau Testament et, particulièrement, des Évangiles, synoptiques ou non, canoniques ou non.

Pour ce qui est des évangiles apocryphes, je parle ici, bien sûr, des plus anciens, et non des forgeries médiévales.

Or, toute hypothèse exige illico deux sortes de preuves : tout d'abord il importe d'établir sa non-impossibilité; en second lieu, il faut produire les raisons de sa nécessité – ce que les Anglo-Saxons appellent son « evidence ».

Indices et preuves

Les découvertes de la mer Morte, manuscrits sectaires dits esséniens (?), les lettres et archives de Bar Kocheba, et autres, montrent que l'hébreu se lit, se parle et s'écrit, qu'il est par conséquent une langue authentiquement vivante, à l'époque considérée. Sans ces découvertes, nous croirions peut-être encore, par exemple avec Guignebert,

Jésus, Paris, rééd. 1969, p. 136.

que le Christ

« Jeune villageois qui voit le monde à travers le prisme de sa naïveté » (*sic*), selon Renan cité par Guignebert à la même page.

« parlait araméen », et en resterions là. Avec elles, nous devinons, sans même sortir de la lettre des Évangiles, non seulement qu'il ne parlait pas que l'araméen, mais que mis en scène comme interlocuteur, sans interprète, de Pilate ou d'une Samaritaine, il avait, en tant que personnage du corpus, une connaissance au moins passable d'autres langues ou dialectes en usage chez lui et autour de lui. Si les Évangiles nous parlent bien d'un messie de descendance davidique, il est hors de doute que ce messie connaissait l'hébreu.

Il n'est pas non plus impossible que les Évangiles, canoniques et autres, aient été originellement écrits et pensés non point en grec ou en araméen, mais proprement en hébreu – l'hébreu des textes de Qumrân ne porte pas trace d'hellénismes –,

Sevenster, *op. cit.*, p. 153 : « Dans les textes hébreux et araméens de Qumrân, on n'a rencontré jusqu'ici aucun mot qui puisse assurément être identifié comme un emprunt au grec. » Cette remarque est capitale, et c'est en fait un truisme.

et qu'ils aient été ensuite, dans des conditions qui restent à définir, traduits en grec, puis en copte, en syriaque, etc.

Comment croire que plusieurs ou la plupart des textes coptes de Nag-Hammadi, *Évangile de Vérité*, *Évangile de Thomas* et autres, ne dérivent pas d'un socle hébreu et non pas grec?

Tout exégète sait que, sauf rarissimes exceptions, le grec du Nouveau Testament est une langue tordue, un grec souvent de pacotille, dont la syntaxe (et le vocabulaire?) n'a aucune des beautés des monuments hellénistiques contemporains. Même Flavius Josèphe, qui traduit, dit-il, ses œuvres du sémite en grec, s'arrange pour en rejeter toute trace d'araméen ou d'hébreu : sauf aux endroits retouchés, voire franchement mutilés, par les moines copistes, Flavius Josèphe est un excellent auteur; au minimum il est lisible. — Mais qui ira prétendre que l'Apocalypse dite de Jean est lisible? Ni Philon le Juif ni Josèphe — des contemporains, ou presque — n'auraient osé présenter à leur public des narrations aussi mal ficelées.

De cela, les commentateurs érudits tirent l'idée que le Nouveau Testament, pour faire bref, est rédigé par des illettrés, des gens simples, peu versés en hellénismes : au fond, des ignorants. Et ils ajoutent aussitôt que le témoignage desdits illettrés n'en est que d'autant meilleur — comme si, entre parenthèses, tout analphabétisme héroïquement surmonté faisait la valeur d'un témoignage...

Toutes ces subtilités et fausses évidences sont en réalité de peu de poids, et l'argumentation prend parfois d'autres aspects.

Par exemple, il y a d'abord le fameux passage

· Et c'est d'ailleurs le seul, puisque peu ou prou tous les Pères de l'Église des siècles suivants le recopient. — Pour ce qui est des conceptions modernes, voir le résumé donné dans Cullmann, *Le Nouveau Testament*, Paris, PUF, 1976, *passim*; toutes ces conceptions s'accrochent à Irénée.

du *Contre les hérésies*

Ou, plus exactement : « Contre les opinions » — tout un programme, déjà!

d'Irénée de Lyon :

III, 1, 1. Irénée de Lyon est de la fin du 1^{er} siècle si l'on en croit la tradition ; son nom, qui signifie « la paix », est sans doute l'équivalent grec de *Salomon*. – Je suis ici la traduction Rousseau-Doutreleau, non sans quelques réticences : on sait les problèmes de critique textuelle que pose l'ouvrage d'Irénée.

« Ainsi Matthieu publia-t-il chez les Hébreux, dans leur propre langue, une forme écrite d'Évangile, à l'époque où Pierre et Paul évangélisaient Rome

Dans ses *Antiquités judaïques* (XX, v, 2), Josèphe nous dit : « C'est à cette époque qu'un sort contraire s'acharna sur les fils de Judas le Galiléen, qui avait poussé les Juifs à la révolte contre les Romains lors du recensement de la Judée sous Quirinius, ainsi que nous l'avons raconté plus haut. Ces deux-là étaient Jacob (= Jacques) et Simon, et Alexandre donna l'ordre qu'on les mette en croix. » On ne voit pas comment Simon-Pierre-Képhas, crucifié avec son frère Jacques en Palestine, a pu ensuite se rendre à Rome et y répandre son évangile. À moins, bien sûr, que ces fils de Judas de Gamala (personnage cité, d'ailleurs avec un contresens chronologique, en *Actes* v, 37) n'aient rien à voir avec les frères et les proches du Jésus de la narration évangélique.

et y fondaient l'Église. »

Littéralement, « la communauté » ou, si l'on ne suit que le latin, « une communauté ».

Irénée dit ensuite qu'à cet Évangile s'ajoutèrent ceux de Marc, « disciple et interprète de Pierre », et de Luc, « compagnon de Paul », et que Jean rédigea enfin le sien « tandis qu'il séjournait à Éphèse, en Asie ». Il ne dit nulle part en quelles langues furent rédigés ces trois derniers Évangiles : il ne dit pas qu'ils l'ont été en grec.

Or les exégètes, qui tiennent décidément à leur grec et témoignent d'une curieuse aversion pour l'hébreu, lisent ce passage de la manière suivante : le *Selon-Matthieu* a été ori-

ginalement rédigé en araméen, comme si « chez les Hébreux, dans leur propre langue » signifiait nécessairement « en araméen »; puis, comme Irénée ne précise pas, tous supposent (ou plutôt : affirment) que Marc a écrit en grec un Évangile à l'usage des Romains évangélisés par Pierre,

Ce même Pierre dont les Actes des Apôtres disent (xii, 17) qu'il « sortit et partit dans un autre lieu », c'est-à-dire... qu'il mourut!

maître à penser de Marc;

À l'appui de cette thèse, les commentateurs relèvent les « nombreux latinismes » du *Selon-Marc*, comme si ces latinismes (qui ne touchent en fait qu'au vocabulaire) pouvaient n'être pas ceux d'un traducteur et non du rédacteur primitif lui-même – nous y reviendrons.

puis, le *Selon-Luc* étant rédigé dans un meilleur (relativement meilleur) grec que ses concurrents, ils y voient le nec plus ultra des preuves d'une rédaction grecque originale, comme si Josèphe, traduit en excellent grec par lui-même et ses adroits collaborateurs, n'avait pas d'abord écrit en sémite; quant à Jean, fort âgé et exilé, il viendrait en dernier : son Évangile est réputé gnostique et parfois tendancieux; il importe donc de le rendre aussi tardif que possible, même si l'on a de quoi s'étonner qu'un vieillard vivant depuis si longtemps en milieu hellénistique écrive une langue aussi fautive.

Le grec du *Selon-Jean* est une merveille à côté de celui de l'*Apocalypse*, mais en soi une authentique catastrophe. Le plus kabbaliste et ésotérique des rédacteurs, autrement dit le plus « intellectuel », serait alors le plus fin adepte du charabia; et cela ne gêne en rien les commentateurs patentés!

Et puis voyez les tours de passe-passe : pourquoi suppose-t-on toujours qu'un Juif résidant à Éphèse, dans la Diaspora, ignore nécessairement l'hébreu?

D'ailleurs, j'ai tort de parler de preuves et de contre-preuves. Jamais les exégètes ne remettent en cause ou ne discutent ce

que la tradition suppose concernant la langue originale des Évangiles : pour eux, globalement, la question ne se pose même pas. Et si, d'aventure, ils se la posent, ils se hâtent aussitôt de l'oublier : ils ne sautent jamais du grec à l'hébreu primitif du corpus.

Voir le chapitre « Les documents de base » dans Cullmann, *op. cit.*, pp. 7 s. et *passim*; voir aussi les travaux de Matthew Black, que je cite plus loin.

Si l'on ajoute à cela que les manuscrits grecs complets que nous possédons (Sinaiticus, Alexandrinus, Vaticanus, Codex Bezae, etc.) ne sont jamais antérieurs aux IV^e et V^e siècles,

Voir recension dans Aland, *Synopsis of the Four Gospels*, 3^e édition, 1979, p. xvii par exemple. — Les manuscrits que je cite ici étaient primitivement complets; par la suite, ils ont perdu des feuillets.

on mesure, à l'encontre de cette magnifique unanimité, la difficulté que les versions grecques ont eue à s'imposer. Elles se sont imposées grâce à Constantin, premier César pro-chrétien,

Ou plutôt : favorable, par calcul, à l'un des christianismes rivaux, avec combien de volte-face.

et à Eusèbe de Césarée, son copiste, chef de scribes et censeur attitré, dans l'atelier scripturaire duquel, précisément, furent établies cinquante copies calligraphiées, « bien lisibles et portatives », des textes dès lors canoniques.

Voir le *De Vita Constantini* d'Eusèbe, iv, 36. Sans doute l'empereur fit-il la chasse aux autres exemplaires, qu'on s'accorde à présent à réputer « perdus ». Il faut, pour qu'un canon d'écrits se mette en place, un despote fort et un scribe à sa solde, ce dernier pouvant être l'empereur lui-même : ainsi, en Chine, Ts'in Che-houang-ti, expert en murailles et autodafés. — Quand on sait comment notre Eusèbe, premier historien ecclésiastique, a remanié sa biographie de Constantin au gré des événements et des fluctuations de son envie de lui plaire et de le servir, en gommant des noms, en triturant les faits et en les

trafiquant, on devine du même coup quelle confiance il faut lui accorder en tant que narrateur et rapporteur des premiers temps du Christianisme. Or, dans les manuels, encore aujourd'hui, l'œuvre de ce polygraphe, sérieux précurseur de Jdanov, est tenue pour « globalement positive » par les spécialistes...

Dès lors, la découverte d'apocryphes très anciens, comme l'*Évangile de Thomas*,

Je veux parler de l'évangile gnostique (?) répertorié sous ce titre, celui de Nag-Hammadi.

est d'autant plus précieuse qu'elle nous fournit sur le Christ des renseignements ayant échappé à la sagacité des moines et des scribes ayant travaillé au service d'Eusèbe, renseignements non rédigés en grec cette fois.

De l'Évangile hébreu de Matthieu, pourtant signalé par plusieurs auteurs, il ne reste pour l'heure aucune ligne, malheureusement, soit qu'il ait été perdu au cours des diverses insurrections juives des 1^{er} et 1^{er} siècles, soit qu'il ait été détruit par les tenants officiels du christianisme officiel de l'Empire.

Je développerai plus tard d'autres éventualités.

Quand on examine les coupures pratiquées dans Flavius Josèphe, Cf. ses « comme je l'ai dit plus haut » qui ne renvoient plus à rien.

dans Pétrone,

Son *Satiricon* n'est plus qu'une épave naine.

dans Tacite, dans Ammien Marcellin, entre autres, et les corrections, caviardages, interpolations, dont ils ont bénéficié, on pencherait plutôt pour la seconde hypothèse. Tout a probablement été fait pour qu'aucun vestige authentique du socle sémitique des Évangiles et des textes adjacents, en langue hébraïque même, ne demeure – sans cependant qu'on puisse *a priori* et très précisément définir la ou les raisons vraies d'une telle destruction (l'antisémitisme et les luttes sectaires y eurent leur part, c'est certain).

BERNARD DUBOURG

L'invention de Jésus

I

L'HÉBREU DU NOUVEAU TESTAMENT

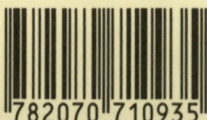
Le Nouveau Testament, contrairement à ce que croient les Églises, n'a pas été conçu et rédigé en grec, mais en hébreu. Constat : les chrétiens se trompent au sujet de la langue primitive des textes fondateurs de leur religion.

En fait, la fabrication de ces textes s'est opérée dans les cadres uniques, singuliers, de la pensée traditionnelle juive-hébraïque, selon des méthodes propres aux juifs hébreux de l'Antiquité.

Dans le présent essai, on trouve une description simple et variée des procédés qu'ont utilisés les auteurs néotestamentaires ; de nombreux exemples en sont donnés, touchant aux paraboles, aux narrations évangéliques, etc., exemples assez clairs (et assez monstrueux) pour être aussitôt saisis par un lecteur même peu au courant des routines de l'exégèse biblique.

À ce lecteur sont offertes, en primes : une initiation humoristique aux rudiments de la Kabbale, une reconstitution de la Sainte Famille, une visite guidée dans les recoins d'un conte de Perrault, une remise en cause des talents du philosophe Girard, ainsi que quelques variations de vocabulaires. — Lui sera également fourni, comme par accroc, de quoi s'interroger sur l'historicité, ou non, d'un certain christ nommé Jésus.

Au mépris de deux millénaires de contresens et de négligences, Bernard Dubourg nous force ici à détruire notre perception du christianisme des origines ; il nous invite surtout à déguster l'adresse avec laquelle des textes soi-disant universellement connus et répandus ont réussi à se laisser défigurer et trahir.



9 782070 710935



87-X A 71093 ISBN 2-07-071093-9

Extrait de la publication